

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
excepté pendant la fermeture des Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie: Trucs commerciaux... Pierre BATAILLE
Echos artistiques..... X..
Nos Théâtres..... X..
L'Impossible Hymen (poésie)... Fernand RIVET.
Lettre parisienne: *Les superstitions populaires*..... Marcel FRANCE.
Autour d'un Congrès..... Antonin LUGNIER.
Libre Chronique: *Gloria Victis* FRANC-SILLON.
Retirés des affaires..... Eugène FOURRIER



CAUSERIE

Trucs Commerciaux

Je ne m'attarderai pas à rechercher par suite de quels avatars le mot « truc », dont on se servait au théâtre pour désigner le mécanisme des changements de décors, est passé dans le langage courant, comme synonyme de « savoir-faire ».

Le savoir-faire suppose une habileté qui ne recule pas toujours devant le choix des moyens. De là, l'emploi par certains commerçants de trucs — généralement ingénieux — qui ne sont le plus souvent que des pièges tendus à la naïveté des uns, à la curiosité intéressée des autres.

De truc — car notre lexicologie s'enrichit tous les jours — n'a-t-on pas fait « truquage » qui veut dire « tromperie ».

Un fabricant de chocolat fit savoir — il y a quelques années — que, parmi les

mille boîtes sortant journellement de son usine, il s'en trouvait une dans laquelle était inséré un billet de cinquante francs.

C'était un rabais de cinq centimes consenti par le négociant sur chacune de ces boîtes : concession légère que l'engouement des badauds — pour cette loterie déguisée — lui faisait amplement retrouver.

L'heureux gagnant du billet de cinquante francs se faisant rarement connaître, — on raconte plus aisément ses peines que ses joies — il arrivait ceci : c'est que neuf-cent-quatre-vingt-dix-neuf acheteurs — sur mille — étaient tout disposés à mettre en doute la loyauté du donateur.

Cette situation fut adroitement exploitée par les concurrents du chocolatier : ils n'eurent pas de peine à faire croire que le billet de cinquante francs ne sortait jamais de la poche de leur confrère et le truc fut débiné.

Les trucs s'éventent rapidement : ils sont un peu comme la fameuse boîte de Pandore, qui laissait échapper l'espérance dès qu'on l'ouvrait. Celui de la « Vente à tous prix » ne prend plus et le « Départ subit » laisse aujourd'hui la foule parfaitement indifférente.

On peut en dire autant de la « Liquidation forcée » avec l'annonce de produits vendus à des prix incroyables de bon marché, lors même qu'on y trouve des articles audacieusement majorés et — s'il s'agit d'une maison de confection — des robes d'un prix à laisser supposer qu'il y a une danseuse dedans.

Il n'est pas jusqu'au classique « Enfin, nous avons donc fait faillite ! », qui ne soit usé jusqu'à la corde, le public s'étant vite aperçu qu'après la faillite, les commerçants peu scrupuleux ven-

daient sensiblement plus cher qu'avant, Histoire de se rattraper !

Il est rare qu'à la suite d'un orage, d'une crue de nos fleuves, d'un commencement d'incendie, l'annonce d'une « Vente sensationnelle de marchandises avariées ou défraîchies » ne figure pas à la quatrième page des journaux.

Il va sans dire que les nombreux rosignols — depuis trop longtemps endormis sur les rayons — profitent d'un « lâchez-tout » inespéré, pour prendre leur vol.

A quelque chose malheur est bon !

Une grande maison de détail de notre ville annonce qu'elle remboursera intégralement tous les achats effectués au comptant pendant une journée imprévue du mois précédent.

Le ticket — remis en échange de chaque achat — permet au client de caresser un espoir : celui de rentrer *peut-être* dans ses débours, et il est toujours agréable de caresser quelque chose, fût-ce une chimère !

Si extraordinaire que paraisse la combinaison, elle grève de peu de frais la maison qui l'applique.

Supposons que les ventes du mois s'élèvent à 60.000 francs, soit une recette moyenne de 2.000 francs par jour.

Ce chiffre sera loin d'être atteint un jour de pluie, qui forcera les clientes à rester chez elles, ou un jour de fête qui les attirera ailleurs.

Je ne parlerai que pour mémoire du ralentissement forcé des fins de mois, alors que « les eaux sont basses », pour me servir d'une expression en cours dans les ménages d'employés.

La journée désignée pour le remboursement sera évidemment celle qui aura fourni la plus faible recette ; mettons 600 francs.

L'abandon de cette somme représenterait exactement une prime de 1 1/2 pour cent sur le total des ventes du mois, prime qui n'a rien d'excessif pour un commerce de détail.

En réalité, si l'on tient compte de la publicité qui en résulte pour la maison et de l'augmentation du chiffre d'affaires qui en est la conséquence naturelle, le sacrifice consenti par le marchand est plus apparent que réel.

Il subit — d'autre part — une importante diminution : parmi les acheteurs favorisés, beaucoup par oubli, négligence, éloignement ou toute autre cause, ne se présentent pas pour réclamer leur aubaine.

Quant à ceux qui se présentent, la somme à laquelle ils ont droit ne leur étant pas remboursée en espèces, mais en bons qui doivent s'employer à d'autres achats dans la même maison, rentre dans la caisse avec le bénéfice afférent aux nouvelles acquisitions.

Le truc du « Tout pour rien, un jour ??? » n'a rien d'incorrect ni de répréhensible. On ne saurait en dire autant de celui de la Boule de neige.

Un industriel s'offre à vous vendre, pour cinq francs, un objet quelconque qui en vaut trente, et commence par vous présenter six bons de cinq francs.

Vous payez un de ces bons que vous gardez pour vous et vous repassez les cinq autres à cinq de vos amis qui doivent aller — à leur tour — verser chacun cinq francs en échange d'autres bons qu'ils auront à placer.

Le marchand — dès qu'il a encaissé six bons — vous livre l'objet de 30 francs qui ne vous coûte — ô merveille du bon marché et de l'arithmétique — que votre première mise de cinq francs.

En langage familier, cela s'appelle « faire trinquer » ses amis. Dans un autre langage cela s'appelle d'un mot plus sévère

L'opération, au début, est d'une extrême simplicité. Où elle se complique — par exemple — c'est quand le nombre des bons s'est tellement accru que le placement en devient littéralement impossible.

Vous connaissez ce petit jeu de société — oh ! combien innocent ! — qui consiste à se repasser prestement une allumette enflammée en disant : « Petit bonhomme vit encore ! » Le dindon de la farce est celui qui voit l'allumette s'éteindre entre ses doigts.

Au jeu de la boule de neige, les dindons sont ceux qui la laissent refroidir.

Et comment ne pas la laisser refroidir quand on ne trouve plus personne à qui la repasser.

L'instant arrive fatalement où tout le

monde est saturé de bons. Les six premiers détenteurs ont eu à en trouver 36 autres ; ces 36 ont eu à en découvrir 216 et ainsi de suite, la septième série — faites le compte vous-même — aura 279.926 bons à placer : la dixième dépassera six milliards !

A force de rouler, la boule de neige sera devenue une avalanche.

De cette laborieuse combinaison — justement flétrie par les tribunaux qui l'ont assimilée à une véritable escroquerie — il n'est resté que cette boutade formulée par un client de la dernière heure :

— La boule de neige commerciale est comme l'autre ; elle amuse peut-être celui qui la lance, mais elle refroidit singulièrement celui qui la reçoit !

Pierre BATAILLE.

(A suivre).



Echos Artistiques

Nos anciens artistes : D'Aix-les-Bains, on nous signale, pour l'ouverture de la saison, le succès de nos anciens pensionnaires, M. Coradin, Mmes Lemel et Lelière.

Les représentations d'opéra comique ont permis d'applaudir MM. Delmas et Dangès dans *Le Barbier de Séville* et *Lakmé*.

A Vichy, ouverture de la saison avec *Faust* et *Manon*, où se font applaudir M. Ghasne, Mmes Milcamps et de Camilli.

Au Théâtre romain d'Orange, on annonce les grandes représentations classiques avec notre ancien ténor M. Bucognani et avec Mlle Soyer.

A Uriage, M. Deroudilhe se fait applaudir avec MM. Benié et Nérac.

A Bruxelles, un amateur d'art vient d'offrir 200.000 francs au Théâtre de la Monnaie, pour y faire les réparations nécessaires. Avis aux amateurs lyonnais.

A l'occasion de son dernier séjour à Lyon, on a beaucoup discuté sur la nationalité de Mme Sarah Bernhardt.

La grande artiste est née à Paris, en 1844 ; elle est la fille d'une juive berlinoise. Son père, dont elle ne porta jamais le nom, la fit baptiser et la mit dans un couvent d'où elle sortit pour se consacrer au théâtre.

La Société des Auteurs dramatiques espagnols menace d'une grève générale, si le gouvernement n'accorde pas une subvention au nouveau théâtre de l'Opéra espagnol.

Les auteurs interdiraient la représentation de leurs pièces dramatiques et musicales dans tous les théâtres de Madrid si la subvention n'est pas accordée.

Le total de la recette du droit des pauvres sur les spectacles et concerts de Lyon, pendant le mois de mai 1902, s'élève à 17.435 fr. 55, contre 13.880 fr. 60, en 1901, accusant ainsi une plus-value de 3.554 fr. 95.

Cette plus-value se répartit sur le théâtre des Célestins pour une somme de 1.063 fr. 40 ; le théâtre de la Scala, 780 fr. 10 ; le concert de l'Horloge, 773 fr. 15. Il y a moins-value sur le Grand-Théâtre, de 563 fr. 95 ; l'Eldorado, 449 fr. 45 ; le Casino, 125 fr. 45.

Le total de la recette, pour les cinq premiers mois de 1902, accuse une plus-value de 14.759 fr. 50, se répartissant sur tous les spectacles, sauf pour l'Eldorado, dont la moins-value est de 3.940 fr. 35.

Il est question, à Paris, de frapper d'un droit, dès l'année prochaine, les billets de faveur délivrés par les directeurs de théâtre.

Ce droit s'ajouterait à la recette que l'Assistance publique réalise chaque soir au contrôle des salles de spectacle.

Mais les directeurs parisiens ne veulent pas se laisser faire et M. Antoine propose à ses confrères, s'il est donné suite au projet, de n'ouvrir aucun théâtre la saison prochaine.

Soyons rassurés. Si les théâtres restent fermés, on en fondera d'autres en face ou à côté.

Mais M. Antoine a-t-il bien tort ? Et l'Assistance publique ne va-t-elle pas un peu loin ?

Et puis, pour le bel usage qu'elle fait des ressources considérables qu'elle a déjà...

Richard Wagner vient d'obtenir en Autriche le premier monument public élevé à sa mémoire. Un comité a fait appliquer, à Vienne, sur la maison dans la rue Hadik, du faubourg Penzing, que Wagner avait habitée en 1863 et en 1864, une plaque en marbre tyrolien ornée d'un médaillon du maître et portant l'inscription suivante :

Dans cette maison, en 1863-64, créait

RICHARD WAGNER

Pendant l'époque la plus sombre de sa vie, Son œuvre la plus ensoleillée :

Les *Maîtres chanteurs*.

Dédié par ses amis fidèles en 1902.

La « Société académique Richard Wagner » a chanté, à l'inauguration de ce petit monument excellemment exécuté par le sculpteur Johannès Benk, le fameux chœur des *Maîtres chanteurs* qui commence par les mots : *Wach auf* (Réveille-toi) et qui a produit son grand effet habituel.

La tentative faite récemment à Berlin d'acclimater l'Opéra français avec des artistes français a échoué après une exploitation d'une douzaine de jours. Les affaires étaient si mauvaises que le directeur ne pouvait faire face à ses échéances et à la dernière soirée, Mme de Nuovina et M. Leprestre refusèrent d'entrer en scène avant d'avoir touché leur cachet. La direction a été réduite à rembourser l'argent aux quelques spectateurs qui se trouvaient dans la salle.

NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Les quinze représentations de *Michel Strogoff*, données aux Célestins, par la troupe de tournée Romain, prennent fin aujourd'hui dimanche.

Le beau drame de Jules Verne — nous sommes heureux de le constater — a obtenu de nouveau, à Lyon, le succès que lui assurait, outre son excellente interprétation les nombreux et intéressants divertissements dont il est agrémenté : Danses hongroises et russes ; le dompteur Kum-Il et ses ours, etc., etc.

La tournée Brasseur viendra prochainement jouer *Les Deux Ecoles*, la comédie d'Alfred Capus. A côté de M. Brasseur, on entendra M. Numès et Mlle Valentine Joissant, du vaudeville.

THÉÂTRE-BOUFFES DE LA SCALA

La troupe Schirmann donnera le *Ghetto*, scènes de la vie juive, le dimanche 8 juin et les 9, 10 et 11 juin.

L'impossible Hymen

Touffes des calmes lys ! parfums de l'âme blanche,
O fleurs de pureté sous les ciels d'idéal,
Calices de candeur pleins d'un flot baptismal,
Miroirs de l'amour chaste où la Vierge se penche !

Du mystique jardin pieuse floraison,
Le parterre des lys trouble l'âme et la grise.
Souffle, abeille de l'air, ouvrière de brise,
Tu t'envoles des lis et remplis l'horizon !

Les grands lys fleurissant les collines lointaines
Ont dressé leur orgueil en face des cieux bleus ;
Et tout sourit au lys superbe et fabuleux,
L'insecte, reflet d'or, l'effleure des antennes.

O symboles pensifs de la pure beauté,
Vases d'élection, magiques tours d'ivoire
Où la lèvres altérée avec respect va boire
Le célèbre nectar dans la coupe resté.

Votre encens est pareil à l'encens de l'église,
Flottant et doux, subtil encore, et languissant,
Plus capiteux toujours dans le soir finissant,
Où l'âme, en le repos des choses, s'angélise.

Et cette griserie a de pervers secrets.
A vouloir respirer les lys le cœur tressaille.
Comme une mariée en sa robe de faille
L'âme vierge des lys a de tendres regrets.

Pourtant, gloire des lys, nul n'a souillé ta robe.
L'inviolable fleur garde son sceau divin
Et le charnel baiser la toucherait en vain,
Car sa virginité pudique se dérobe.

Fleur qui dit : Non, sans cesse, à ton farouche orgueil,
De l'impossible hymen, ô vierge consolée,
Ton âme restera toujours l'immaculée,
Et de la mort d'amour tu porteras le deuil !

Fernand RIVET.

Lettre Parisienne

LES SUPERSTITIONS POPULAIRES

J'ai lu récemment dans un journal de la Lozère, qu'un jeune garçon des environs de Florac était mort victime des pratiques ridicules et de l'ignorance d'un empirique. L'enfant avait été mordu par une vipère et comme le médecin compte plus cher que le sorcier, ses parents avaient fait appel à celui-ci. Il était venu, avait fait quelques contorsions accompagnées de signes de croix, avait marmotté quelques prières, prescrit l'application d'une grenouille vivante sur la plaie et... le malade avait expiré quelques heures plus tard.

Vous croyez peut-être qu'une pareille leçon profitera aux habitants de la région ? Vous êtes naïfs. L'histoire d'hier sera l'aventure de demain et malgré toute notre civilisation, notre science et notre progrès, l'heure n'est pas proche où le peuple brisera le réseau de superstitions qui l'étreint depuis des siècles.

En disant « le peuple », j'ai tort, car les ridicules en question n'épargnent point les classes instruites et si les sortes croyances ne sont pas les mêmes chez celui-ci et chez celle-là, elles n'en sont pas moins bizarres. « Les gens du monde » ne frayent pas avec les guérisseurs de campagne, mais ils font antichambre chez la tireuse de cartes, paient 20 francs pour le grand jeu, le marc de café ou le blanc d'œuf et, en fin de compte, sont aussi dupés que les autres. C'est moins dangereux, voilà tout !

Ceux-là aussi ne sortent pas de chez eux un 13, ne vont pas au théâtre un vendredi, se trouvent mal quand ils renversent la salière ou mettent en croix leur fourchette ou leur couteau, promettent sept ans de malheur aux gens qui cassent des glaces, emplissent leur maison de houx et de gui et collectionnent des trèfles à quatre feuilles, des fers à cheval et des sous percés. Araignée du matin, chagrin ! Araignée du soir, espoir ! Ah ! laissez-moi rire ! Chagrin, pourquoi ? Espoir de quoi ? Que la maison soit mieux balayée alors !

Notre pays n'a pas, d'ailleurs, le monopole des superstitions. Chaque peuple entretient soigneusement les siennes et au besoin — abondance de biens ne nuit pas — en emprunte volontiers aux voisins.

C'est ainsi qu'en Angleterre une

femme croirait s'exposer aux pires catastrophes si elle portait du vert le jour de son mariage. Si vous en voulez à un fiancé, vous n'avez, paraît-il, qu'à repandre, dès le départ du couple pour l'église, de l'eau bouillante sur le seuil. La jeune femme sera veuve dans l'année.

En Autriche, les paysans connaissent un moyen infailible pour faire cesser la sécheresse. Il s'agit tout bonnement de déterrer un cadavre quelconque et d'aller, à minuit, le jeter dans un cours d'eau. Pas une minute avant, pas une seconde après. Il doit tomber aussitôt une pluie diluvienne.

Dans certaines contrées de France, les corbeaux et les hiboux sont toujours considérés comme des oiseaux de mauvais augure. Sur d'autres points on les vénère, au contraire, comme des messagers d'heureux événements. On prétend, par exemple, qu'un hibou criant à proximité d'une maison, annonce aux habitants le retour d'un parent absent depuis longtemps. De même, si un corbeau qui croassait sur un toit s'envole, on peut être certain que l'on verra avant peu une personne attendue ; mais si, au contraire, il reste immobile, c'est qu'on ne recevra point de visite.

Ceci peut être charmant par son côté poétique, mais il est malheureusement des préjugés plus néfastes. Si nous nous en tenions aux superstitions de ce genre, le mal ne serait pas bien grand, mais où il y a péril, c'est quand l'existence humaine est en jeu.

On ne soupçonne pas la quantité des victimes de l'empirisme, pauvres diables dont on a « guéri » les plaies avec des pansements de toiles d'araignées, dont on a « soigné » les affections d'oreilles avec des applications de scorpions ou des injections d'huile de souris vierge, les maux d'yeux avec de l'urine de chat, l'eczéma avec des cataplasmes de fourmis, et la phthisie avec des phrases cabalistiques.

Tout ce monde-là est mort d'avoir suivi ces bons conseils ou en est resté très malade, mais ça n'a pas fait le moindre tort aux sorciers. La clientèle est demeurée aussi nombreuse, aussi empressée, aussi crédule. L'instruction a pu se répandre dans les campagnes, devenir obligatoire, on a eu beau mettre tout en œuvre pour éclairer les populations rurales, les superstitions et les préjugés restent toujours debout.

Tout récemment, un médecin du-Poitou racontait l'histoire suivante. Elle est caractéristique et je me reprocherais d'y changer un seul mot :

« C'était un matin de juillet dernier.

On venait de tirer de l'eau une fillette de quinze ans, quand j'arrivai sur les lieux. Déjà, on l'avait suspendue par les pieds; mais ce moyen, qui, dans nos campagnes, synthétise admirablement tous les secours à donner aux noyés, n'avait pas réussi. Cependant le corps était encore chaud, l'immersion n'ayant pas duré cinq minutes. J'exhortais les parents désolés à transporter leur fille en leur demeure, afin qu'on put essayer des frictions, des briques chaudes, des tractions rythmées de la langue, etc.

« Mais, un voisin me rappela durement au respect de la loi. On n'avait pas le droit de toucher au cadavre sans les gendarmes; les gendarmes devaient trouver la noyée les deux pieds dans l'eau, et la preuve, c'était que, la mère Sabiat ayant été sortie du grand puits encore presque pas morte, la famille eut juste le temps de la redescendre, parce que le brigadier, alors en tournée, allait arriver ».

« J'essayai de passer outre, mais je me rendis compte bien vite qu'on m'eût fait un mauvais parti. Je dus m'incliner et c'est ainsi que le corps resta sur la rive, pendant près de douze heures, par 40 degrés de chaleur; les gendarmes, qui vivaient loin de là, n'arrivèrent que sur le tard; mais les mouches étaient venues depuis longtemps.

« Je racontai l'affaire au maire de la commune voisine.

« Cela vous étonne, me dit-il, il n'y a pourtant rien de surprenant, j'ai vu plus fort. A son retour des champs, un nommé G... trouva sa mère pendue; vite, il coupa la corde et courut chercher les voisins. Ceux-ci vinrent et firent au malheureux de vives remontrances: il s'était mis dans un mauvais cas et ça pourrait lui coûter gros: la loi défend de toucher aux suicidés; il faut que les gendarmes y soient. Ils firent tant et si bien que le pauvre garçon, perdant la tête, rependit la vieille ».

Voilà où nous en sommes au vingtième siècle. On conviendra que ce serait à mourir de rire si le sujet, au fond, n'était pas si triste, et si la philosophie qu'on peut tirer de tout cela, n'était si douloureuse et si inquiétante.

Marcel FRANCE.

Autour d'un Congrès

Notre collaborateur et ami, M. Antonin Lugnier, vient d'adresser la lettre suivante à M. le secrétaire général du Congrès des Poètes, qui se tiendra à Lille le 13 juillet prochain:

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Je viens de recevoir un exemplaire de la circulaire que vous distribuez en vue d'obtenir des adhésions au deuxième « Congrès des Poètes », devant siéger à Lille le 13 juillet prochain.

Voulez-vous me permettre de protester contre l'introduction, dans la première partie de votre programme, de la question suivante:

« La Chanson française. — Son assainissement »

En admettant que la Chanson ait besoin d'être assainie (tout le monde n'est pas d'accord sur ce point); je ne connais guère de personnes qualifiées pour étudier les mesures hygiéniques à prendre en vue de cet assainissement, hormis ceux d'entre les poètes lyriques français qui troussent habituellement des chansons, c'est-à-dire: *Les Chansonniers*.

Or, bien avant votre première tentative à Paris d'un « Congrès des poètes », il y eut un Congrès de la Chanson qui siégea à l'Exposition universelle de 1900; ce Congrès doit renaître à Lyon en 1903.

Il serait donc fort aimable à vous de laisser aux rimeurs de couplets le soin de veiller à la bonne renommée de leur art. Croyez qu'ils suffiront amplement à une tâche qu'il serait assez difficile, pour n'importe qui, de mener à bien sans leur concours.

Cette petite protestation ne m'empêche pas de souhaiter que le succès veuille bien sourire enfin à votre « Congrès des Poètes »...

et de vous présenter, Monsieur et cher confrère, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Antonin LUGNIER.

Secrétaire général (démisionnaire et non remplacé encore) du Congrès de la Chanson en 1900.



LIBRE CHRONIQUE

Gloria Victis

La paix est — provisoirement — signée entre les Anglais et les Boers.

La lassitude des belligérants — après trois ans de luttes sans trêve ni merci — leur a fait tomber les armes des mains. Les pirates britanniques, incapables de vaincre leurs héroïques adversaires, ont arraché leur soumission, momentanée, par le plus abominable des chantages: « Rendez vous, ou nous achevons d'exterminer vos femmes et vos enfants dans les charniers de concentration! » Telle est l'horrible menace que le brelan de sauvages bandits, Chamberlain, Kitchener et Milner, s'approprièrent à mettre à exécution, pour le couronnement de l'ignominie anglaise et de son Roi, Edouard-le-Fossoyeur.

Pour sauver leur race de l'anéantissement, les vaillants Burghers ont dû se

décider à clore leur glorieuse épopée, en conservant l'espoir de la revanche, lointaine peut-être, mais inéluctable. La Force prime le Droit, en attendant d'être primée par lui.

Car, ce que le hideux Kitchener a osé télégraphier sous le nom de « capitulation » n'en est une que pour l'orgueil anglais abaissé et châté. Il a dû consentir aux Boers vaincus et couverts de gloire: l'autonomie à bref délai, 75 millions d'indemnités pour rebâtir leurs fermes et reprendre leurs exploitations, des millions de prêts pour deux ans sans intérêt, le droit de conserver leurs armes pour défendre leur sécurité — et recouvrer plus tard leur indépendance — l'exemption de tout impôt de guerre, dont les frais seront payés par l'Angleterre et les actionnaires des Mines d'Or; leur langue continuera d'être enseignée dans les écoles et d'être employée devant les tribunaux etc.

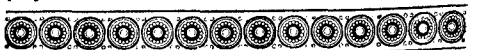
Bref, l'odieuse Albion n'a pu sauver que la face et capitule sur tous les points où elle affectait une si superbe intransigeance.

Qu'est devenue la morgue et la haute insolence de Chamberlain, exigeant la reddition sans conditions des héros sud-africains?

Nous voyez-vous, au traité de Francfort, stipulant que l'Allemagne, victorieuse, nous versera 5 milliards d'indemnité et nous en prêtera d'autres, sans intérêts, pour rebâtir tout ce qu'elle nous avait bombardé!

Bismarck et de Moltke s'en fussent tenus les côtes, malgré leur implacable sérieux; et les deux hémisphères de la mappemonde se tordent — aux dépens de John Bull, qui ne triomphe, une fois de plus, qu'en faisant donner son invincible cavalerie de Saint-Georges, sonnante et trébuchante.

C'est elle, en fin de compte, qui a eu le dernier mot; et si la France, jadis, fut assez riche pour payer sa gloire, l'Angleterre, de nos jours, vient de prouver qu'elle est encore assez cossue pour payer sa honte. FRANC-SILLON.



RETIRÉS DES AFFAIRES

M. et Mme Bifard étaient épiciers depuis trente ans dans la rue du Faubourg-Saint-Denis; tous les ans ils déclaraient qu'ils en avaient assez, qu'ils allaient céder et se retirer à la campagne. Tout commerçant parisien n'a qu'un

rêve, finir ses jours au milieu du calme des champs; mais les Bifard, enchaînés par l'habitude, ne cédaient jamais et remettaient toujours leur départ à l'année prochaine.

Ils n'avaient pas d'enfant et avaient amassé une petite fortune.

Un jour, cependant, ils se décidèrent.

Ils annoncèrent la nouvelle à leurs clients.

— Mon Dieu oui, madame, disait Mme Bifard, nous nous retirons, nous en avons par dessus la tête; nous avons assez travaillé, il est temps de nous reposer. Nous ne sommes pas millionnaires, nous avons de quoi vivre.

— Etes-vous heureux? Avez-vous de la chance, répondaient les clients, les regards pleins d'envie.

— Nous nous retirons à la campagne: nous avons acheté une villa à Bois-Colombes avec un petit jardin; mon mari le cultivera, il faut bien faire quelque chose; voilà trente ans que nous sommes esclaves, il est temps d'en finir!

Bifard se réjouissait avec sa femme; il se frottait les mains toute la journée: chacun sait que cette mimique indique qu'on est plongé dans la plus grande joie. Pourtant lorsque le nouvel acquéreur vint prendre possession de la boutique, les Bifard éprouvèrent un serrement de cœur; cela leur produisit une pénible impression de voir des inconnus s'installer à leur comptoir.

C'étaient des jeunes gens, le mari et la femme.

Suivant l'usage, les Bifard restèrent quelques jours avec eux pour les mettre au courant, puis ils partirent pour Bois-Colombes.

— Enfin! s'écria Bifard, nous allons être tranquilles et pouvoir jouir un peu de la vie.

— Ce n'est pas trop tôt, ajouta Mme Bifard, nous ne serons plus à la merci des clients; ils ne sont jamais contents; les uns sont grossiers, les autres ne payent pas; ce sont les plus mauvais.

Il faut tout supporter.

— Nous avons de quoi vivre, dit avec orgueil Bifard; nous nous sommes privés de tout pendant trente ans, nous allons prendre du plaisir.

— Les clients nous regretteront, soupira Mme Bifard.

— Moi, je ne les regretterai pas, dit M. Bifard d'un ton dégagé.

Cela alla bien pendant quelques jours; occupés de leur installation, les deux rentiers ne s'ennuyaient pas.

Mme Bifard vaquait aux soins du ménage, allait au marché: elle faisait ses achats elle-même; elle avait une bonne, mais elle ne lui accordait aucune con-

fiance: elle avait eu trop affaire aux domestiques pour ne pas savoir à quoi s'en tenir sur leur compte.

Chaque fois qu'elle revenait de chez l'épicier.

— Quel voleur! s'écriait-elle, voilà des sardines qu'il a le toupet de vendre trente-cinq centimes; elles ne lui reviennent qu'à deux sous.

— Nous les vendions cinquante centimes, disait Bifard.

Elle se plaignait que les denrées étaient falsifiées.

— Tiens, disait-elle à son mari, ce café, c'est moitié haricots et brique pilée.

— Tu sais bien que dans le gros on n'en trouve pas d'autre, répliquait Bifard.

D'autres fois elle s'écriait:

— Il y a vraiment trop de sciure de bois dans le chocolat! dans le nôtre, il n'y en avait pas tant. Il n'y a plus d'honnêtes gens!

Quand ils furent installés, Bifard s'ennuya.

— Va te promener, lui disait sa femme.

Il alla se promener, la canne à la main, comme un bourgeois; cela ne l'amusa pas, il pensait à son épicerie.

Il essaya du jardinage sans plus de succès.

Il se rabattit sur la lecture.

Il prenait un journal, mais rien ne l'intéressait, sauf la mercuriale.

— La mélasse a augmenté, disait-il à sa femme.

— On y ajoutera davantage de gélatine, répondait-elle.

— En revanche, le sucre a baissé.

— Notre épicier ne baisse pas les prix, lui!

— Dans une maison sérieuse, on augmente toujours, on ne baisse jamais, concluait sentencieusement Bifard.

Il s'ennuyait de plus en plus; il avait la nostalgie de sa boutique.

Un jour, il prit le train et descendit à Paris; il vint rôder autour de l'épicerie: les clients allaient, venaient; son successeur ne laissait pas tomber la maison. Il éprouva un sentiment de jalousie, le contraire lui aurait plu davantage.

Un client l'accosta.

— Eh bien, monsieur Bifard, dit-il, vous êtes tranquille à présent; vous n'avez plus de soucis.

— Oui, oui, je suis tranquille.

— Il y en a beaucoup qui voudraient être à votre place.

Les imbéciles! pensa Bifard.

Il revint; cette fois, ne pouvant plus y tenir, il entra.

Il fut bien reçu.

Le jeune homme était content.

— Les affaires vont, je n'ai pas à me plaindre, dit-il.

— Tant mieux, tant mieux, répondit Bifard.

Le jeune homme lui montra les changements qu'il avait apportés dans la maison, lui fit part des améliorations qu'il désirait réaliser.

Le cœur de Bifard se serrait.

Il ne reconnaissait plus l'épicerie.

Les pruneaux n'étaient plus à la même place, les confitures avaient été délogées de la devanture, la mélasse avait disparu.

— Je ne sens pas les harengs, où sont-ils? demanda-t-il.

— Je les ai relégués dans l'arrière-boutique.

— Nous les placions dehors.

— Les chiens urinaient dessus, dit le jeune homme.

— Les clients ne s'en plaignaient pas, observa Bifard.

Le soir, quand il fut rentré.

— J'ai été faire un tour chez notre successeur, dit-il à sa femme.

— Conte-moi cela! s'écria Mme Bifard.

— Il y a du changement; il a tout chambardé.

— Pas possible! Les jeunes gens ne respectent rien.

— Les pruneaux ne sont plus derrière la porte.

— Quelle idée?

— Il les a placées à côté des confitures. Ils font des affaires, ils sont contents.

— Cela ne fait rien, tu ne m'ôteras pas de l'esprit que les clients nous regrettent, ajouta Mme Bifard.

L'épicière s'ennuyait aussi; les journées lui paraissaient longues: accoutumée au va et vient des clients, à être occupée de six heures du matin à dix heures du soir, l'oisiveté lui pesait; elle disputait continuellement sa bonne; elle en changeait tous les trois jours. On se lasse de tout, cela ne l'amusa plus.

Tous les matins, Bifard s'empressait de déjeuner et filait à Paris.

Il s'installait chez un marchand de vins de la rue du Faubourg-Saint-Denis d'où il pouvait voir la porte de l'épicerie; il passait des heures entières à regarder entrer et sortir les ménagères et les bonnes.

— Qu'est-ce que tu peux bien faire à Paris? demandait sa femme.

— Je me promène, répondait-il.

— Tu ne te promènes pas toute la journée, cela ne me paraît pas naturel.

Il paraissait content, parlait de l'épicerie.



LA Revue Bi-Mensuelle

DES TIRAGES FINANCIERS

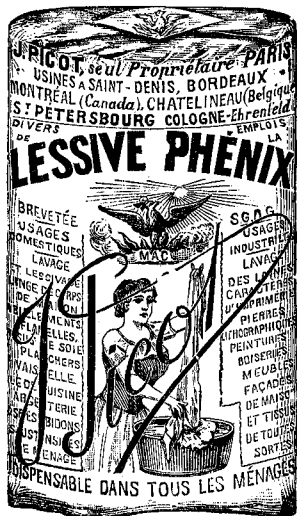
Paraissant le 12 et le 25 de chaque mois

Publie tous les Tirages

ABONNEMENTS : 2 Francs PAR AN

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON



ÉLIXIR DE ST-PIERRE

La Meilleure de toutes

les Liqueurs de Table

Fabriquée par le R. P. DIODATO CAMURANI

Directeur de la Pharmacie du Vatican, à Rome

DÉPOT GÉNÉRAL :

LYON, 11, rue Grôlée, 11, LYON



ÉPILEPSIE

Guérison certaine par l'Anti-Epileptiques de Liège de toutes les maladies nerveuse et particulièrement de l'épilepsie réputée jusqu'aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison est envoyée franco à toute personne qui en fera demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien, à LILLE (Nord).

Il en rêvait.

Un jour, il vit une femme qui, la figure soigneusement dissimulée sous un foulard, rôdait autour du magasin.

On dirait que c'est ma femme, se dit Bifard.

Il la reconnut bientôt, il ne se trompait pas.

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? demanda-t-il à Mme Bifard en rentrant.

— Rien, dit-elle ; je suis allée au jardin.

— Dans la rue du Faubourg-Saint-Denis ?

Elle rougit.

— Avoue que tu es comme moi, tu es en mal de notre boutique ; tu ne peux plus t'en passer.

Elle se mit à pleurer.

— Nous avons eu tort de céder, dit Bifard ; nous sommes trop jeunes pour nous reposer.

— Qu'y faire ? dit-elle : c'est trop tard, à présent.

L'ennui les minait sourdement ; ils en séchaient.

A la fin, Bifard s'écria :

— Ecoute, j'ai une idée ! Allons trouver notre successeur et demandons-lui de nous prendre à son service pour rien ; de cette façon, nous ne quitterons plus la boutique.

Mme Bifard battit des mains.

— Pourvu qu'il y consente, soupira Bifard.

— Il sera enchanté, remarqua sa femme ; nous lui tiendrons place de deux employés qu'il est obligé de payer.

Le successeur accepta la proposition des Bifard.

Depuis, Bifard, assis dans un coin du magasin, confectionne toute la journée des sacs en papier, sa femme les colle ; ils ne perdent pas une minute ; ils n'ont qu'une crainte, c'est d'être remerciés.

Eugène FOURRIER.



Les Livres

LES VIERGES DE SYRACUSE

Jean BERTHEROY (Ollendorff).

Les flots argentés de la mer de Sicile brillent sous le dôme éclatant du ciel et Syracuse, la ville prestigieuse et blonde, étale la beauté de ses édifices comme des bijoux à ses bras, comme des perles à sa poitrine. Le Pégase d'or la protège du vol éperdu de ses ailes ouvertes, et les fronts laurés des jeunes Victoires se dressent dans l'azur souverain et voici qu'à la pointe extrême de l'île, là même où dans la grotte entourée d'un portique infranchis-

sable coulait la source sacrée d'Aréthuse, des formes blanches apparaissent : une à une elles viennent se placer sous le portique et y demeurent immobiles devant les flots. Le croissant cornu de la lune qui soudain se découpe dans le ciel vient ajouter sa blancheur à leur blancheur. Elles sont huit de taille pareille, huit silhouettes de femmes vaporeuses et légères comme des fantômes. Une voile de lin couvre leur visage ; une étoile longue à plis mouvant suit la ligne pure de leurs corps. Elles se prennent par la main et toutes ensemble psalmodient un hymne dont les paroles s'égrenent comme des perles dans le frissonnement des eaux.

Ce sont les Vierges de Syracuse, les gardiennes de la liberté de la cité, les prêtresses saintes d'Artémis, celles dont il est dit que « nul n'aura le droit de contempler la nudité de leur front, ni de toucher à la frange de leur ceinture ».

Et c'est l'amour très ardent et très pur de l'une d'elles, la plus élevée de toutes, Prascilla, l'hiérophantide, la passion sans issue de la prêtresse pour Dorods le beau guerrier qui va se dérouler tantôt dans la cité souterraine, mystérieuse demeure de prière et de mort, tantôt sous les portiques blancs du temple, près de la source sacrée où les poissons argentés se baignaient si nombreux qu'ils formaient une doublure de métal au vaste bassin, tantôt dans les jardins en fleurs pleins de parfums errants. Idylle très chaste, très pure, dont la grandeur morale est encore accentuée par le décor de rêve et de volupté qui l'entoure, par les scènes de joie ou de carnage qui lui servent d'accompagnement.

On sait l'art incomparable avec lequel Jean Bertheroy sait évoquer l'antiquité, art qui a déjà produit ces deux chefs d'œuvre : le *Mime Bathylle* et la *Danseuse de Pompéi*, mais jamais encore le délicieux écrivain ne nous avait restitué les mystères et les formes, les passions et les rêves d'une humanité disparue, avec autant d'intensité et de grandeur. Il y a d'adorables descriptions, et à tout moment des rencontres heureuses de mots et d'épithètes, de belles images, telle celle-ci : « Des larmes qui sont le sang incolore de l'âme et coulent de blessures plus profondes et plus douloureuses que celles du corps ».

Tel encore ce tableau complet en quelques lignes d'une fin d'orgie : « Le soir pâle emportait à l'Occident le parfum mourant des roses, tandis qu'à la lueur fauve des flambeaux s'épaississait l'âcre odeur du festin et des haleines ».

Mais il faudrait tout citer. Ce livre est l'œuvre achevée d'un écrivain en possession de tout son art. Il est admirablement illustré en couleurs par le maître artiste Orazzi. Puisse-t-il enchanter beaucoup de lecteurs comme il nous a enchanté nous-même, car ces pures jouissances d'art sont encore le meilleur remède aux amertumes que finissent par provoquer les laideurs, les mensonges de l'heure présente.

Jean BACH-SISLEY.



Courses de Charbonnières

Le comité vient d'arrêter le programme des courses qui auront lieu sur l'hippodrome de Sainte-Luce, le dimanche 6 juillet. Ce programme comprend :

- 1° Une course plate pour tous ânes montés ;
- 2° Une course attelée pour petits ânes dont la taille est inférieure à 1 m 05 ;
- 3° Une course de haies pour tous ânes ;
- 4° Une course attelée pour tous ânes dont la taille dépasse 1 m 05 ;
- 5° Une course plate pour ânes hongres et ânesses (Grand-Prix) ;
- 6° Une course de haies pour ânes montés par leur propriétaire en tenue de course (habits rouges) ;
- 7° Un grand steeple-chase avec haies, barrières et rivières pour tous ânes.

Pour permettre aux propriétaires d'ânes demeurant à plus de 25 kilomètres de Lyon, de prendre part aux courses, le comité a décidé de rembourser leurs frais de déplacement à raison de 0 fr. 10 par kilomètre.

BIBLIOGRAPHIE

L'ART DU THÉÂTRE

M. Gheusi, auteur de plusieurs livrets d'Opéra, et en dernier lieu d'*Orsola*, représenté ce mois-ci par notre Académie nationale de Musique a eu l'idée d'expliquer dans le dernier numéro de l'*Art du Théâtre*, les difficultés de toute sorte que doivent surmonter le librettiste, le musicien et le directeur de l'Opéra pour mettre au point une œuvre lyrique. Le texte et de nombreuses gravures nous font assister successivement à la première lecture, aux études de chant, à la préparation des maquettes de décor, à leur exécution, à leur plantation, aux dessins des costumes, à leur confection dans les ateliers de couture, au choix des armures dans le musée de l'Opéra, puis aux répétitions d'ensemble, à la machinerie sur les différents grils et dans les nombreux dessous, à l'éclairage, au jeu des lumières, enfin à la représentation avec les artistes dans les principales scènes.

C'est, en somme, tant par le texte que par l'illustration « l'histoire d'un drame lyrique à l'Opéra ».

Dans le même numéro sont encore reproduits les principaux tableaux de *Pelléas et Mélisande*, si admirablement mis en scène par le directeur de l'Opéra-Comique.

Une étude de M. Louis Schneider, « Claqueurs et Cabaleurs », et la publication, in extenso, d'une des pièces en un acte, *La Matrone d'Ephèse*, primée au Concours organisé par l'*Art du Théâtre*, complètent ce beau numéro.

LE MONDE ILLUSTRÉ

43, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du numéro 2358 du 7 juin 1902
La Martinique : Les épaves sur rade de St-Pierre. — Ruines de la grande rue de la ville. — La Berge Sud. — La Berge Nord. — Vue d'ensemble. — Le mont Pelée à l'horizon. — L'horloge de l'Hôtel de Ville arrêtée à 7 h. 50. — Ce qui reste de la cathédrale. — Retour de Russie : Le Président à Copenhague. — Débarquement à Dunkerque. — La vie au « Borda » : Initiation pour les futurs élèves. — Exercices d'embarcation. — Le commandant de l'Ecole navale. — Les examinateurs. — Beaux-Arts : *Les Chérifas*, de Benjamin-Constant. — Les courses de Chantilly. — Les médailles d'honneur au Salon : Le peintre J. Bail et le sculpteur H. Lefebvre.

— Coutumes de la Bretagne : La procession de la Fête-Dieu, à Dinan. — Cérémonies inauguratives : Le marbre de Daudet. — Le siège de Valenciennes. — Colonne honorifique du roi Humbert, à Turin. — Sports : L'équipe athlétique bordelaise. — Courses à pied. — Partie de la Pelote Basque, à Neuilly. — Ames de chefs-d'œuvre, par Mme Maria Star. — Statue de Colléonie, à Venise. — Roman : *Sous les bombes*, par G. le Faure, illustrations de José Roy. — Portraits : Mme Henry Greville. — Le sergent Hoff. — Zinnen, à Luxembourg. Le numéro : 50 centimes

Spectacles et Concerts

CONCERTS BELLECOUR

Orchestre du Grand-Théâtre, direction Ch. Fargues. Tous les soirs, grand concert, entrée : 0 fr. 50 centimes.

Les mardis, vendredis et dimanches, fête Artistique, entrée : 1 franc. Abonnement : 17 francs, taxe municipale comprise.

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs, à 8 heures, spectacles variés
Le programme est assurément le plus attrayant de notre ville, surtout depuis que l'on y joue *Othello chez Thaïs*, une ravissante fantaisie-opérette interprétée à la perfection par toute la troupe. Enorme succès des Raphaël-Colombel, de bons duettistes et de Miss Elia Thyra dans son audacieux travail au trapèze et aux anneaux.

CASINO DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Tous les soirs, spectacle-concert, attractions, grands ballets divertissements, dansés par Mlle Kiado, première danseuse de la Scala de Milan, Mlle Bertoglio, première danseuse travesti du théâtre du Châtelet de Paris, maîtresse de ballet, et toutes les dames du corps de ballet.

Orchestre sous la direction de M. Ladot.

BULLETIN FINANCIER

Les allures générales du marché sont moins satisfaisantes, on attribue le recul de la cote à la baisse des mines d'or et à l'impression peu favorable produite à la Bourse par la partie de la déclaration ministérielle relative à l'état des finances, à l'impôt sur le revenu et au rachat des chemins de fer.

Nos rentes ont baissé : le 3 0/0 à 101,85 ; le 3 1/2 0/0 à 102, 50.

La Banque de France cote 3.800.

Les sociétés de crédit ont facilement résisté à la baisse générale. Le Comptoir National d'Escompte est ferme à 587, le Crédit Foncier à 750, le Crédit Lyonnais à 1053 et la Société Générale à 610.

Nos chemins sont en baisse : le Lyon à 1516, le Midi à 1295, le Nord à 1967 et l'Orléans à 1565.

Le Suez à 4062 n'a pas varié.

Parmi les fonds étrangers : l'Extérieure clôture à 80,77, l'Italien à 104, le Portugais à 29,87.

Le Russe 3 0/0 1891 cote 86,25.

Les fonds ottomans sont mieux : le Turc D à 26,65, la Banque Ottomane à 569.

Le Serbe 4 0/0 unifiée est demandée à 70,80.

Le propriétaire-gérant : V. Fournier.

Imp. P. LEGENDRE et Cie. — Lyon.



CRÈME SIMON

POUDRE SAVON

+ Sont adoptés par les Dames du monde entier pour adoucir, velouter, blanchir la peau du visage et des mains. +

Se méfier des contrefaçons et imitations

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

APPROBATION DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

ANÉMIE, CHLOROSE (PÂLES COULEURS)

VÉRITABLES

Pilules

DU

D. BLAUD

UNE DES PLUS SIMPLES, DES MEILLEURES ET DES PLUS ÉCONOMIQUES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES

Professeur BOUCHARDAT (Form. Mag. P. 313)

Les pilules ne se détaillent pas, mais se vendent en flacons de 100 et 200 pilules au prix de 3 et 5 fr.

Chaque pilule porte gravé le nom **BLAUD**

129 Se trouvent dans toutes les Pharmacies.

LOTÉRIE DE GAP

pour la Construction d'un Musée à GAP
HAUTES-ALPES

200.000 Billets seulement

LA PLUS AVANTAGEUSE DES LOTÉRIES

Gros Lot: **20.000** Fr.

et un grand nombre d'autres lots de 5.000, 1.000, 500 et 100 fr.
formant ensemble 40.000 fr. de lots tous payables en argent

TIRAGE: le 7 SEPTEMBRE 1902

UN FRANC LE BILLET

S'adresser ou écrire à

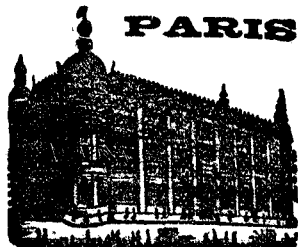
L'AGENCE FOURNIER

LYON, 14, Rue Confort, 14, LYON

Par correspondance, joindre enveloppe portant adresse pour le retour
affranchie à 0.15 pour quatre billets seulement.

VENTE GROS ET DÉTAIL — REMISE AUX MARCHANDS

PARIS



GRANDS MAGASINS DU

Printemps

NOUVEAUTÉS

Nous prions les personnes
qui n'auraient pas encore
reçu notre Catalogue illus-
tré « Saison d'Été »,
d'en faire la demande à :

MM. JULES JALUZOT & C^{ie} Paris

• L'envoi leur en sera fait
aussitôt et **gratuit et franco.**

Eviter les Contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER**

Exiger le véritable Nom

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837

PIANOS
9, Place Jacobins, 9
LYON
Ch. MORETTON & C^{ie}
Envoi franco Catalogue illustré

Postiche

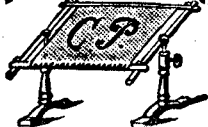
Invisibles

pour calvities partielles et
totales. — Frisures garanties
naturelles. — Prix exception-
nels de bon marché.

IMBERT Coiffeur-Parfumeur
8, cours Lafayette, LYON

FABRIQUE DE LAINES
Tapisseries, Canapés et Soies

AUX PETITS GOBELINS



10, rue Bât-d'Argent, Lyon
Le marché exceptionnel. Détail au prix du gros
Dépositaire de la Laine Stuart

BELLE JARDINIÈRE

PARIS

2, Rue du Pont-Neuf, 2

PARIS

La Plus Grande Maison de Vêtements du Monde entier

VÊTEMENTS

pour HOMMES, DAMES et ENFANTS

AGRANDISSEMENTS TRÈS IMPORTANTS

de Tous les Rayons

par l'ADJONCTION de 4 NOUVEAUX IMMEUBLES

Envoi FRANCO des CATALOGUES ILLUSTRÉS et d'ÉCHANTILLONS sur demande.

Expéditions Franco à partir de 25 francs.

SEULES SUCCURSALES : LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, ANGERS, LILLE, SAINTES.

Vient de paraître

Vient de paraître

LE WAGON

Vient de paraître

Vient de paraître

Indicateur des Chemins de fer P.-L.-M.
des Compagnies de l'Est de Lyon, de l'Ouest Lyonnais, du Sud-Est, etc.

1901 — SERVICE D'ÉTÉ — 1902

Prix : 0.30 centimes

En vente : AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon, dans les
bibliothèques des gares, chez les libraires, débits de tabac, etc